

## HÉRITAGES



Iñaki Perez Azcarate

# Héritages

*Roman*

Editions Amalthée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Editions Amalthée, 2015

Pour tout contact :  
Editions Amalthée — 2 rue Crucy — 44005 Nantes Cedex 1  
[www.editions-amalthee.com](http://www.editions-amalthee.com)

*Pour Yann et Alicia, en mémoire de leur Aitatxi,  
Aita*

Fragile, délicate, on veut tout savoir d'elle  
D'où vient-elle, où va-t-elle ?  
On la cerne ici, elle s'enfuit par là.  
Je parle de la vie bien sûr...  
Qu'importe quand elle est apparue  
Elle se suffit à elle-même et c'est déjà si beau  
Chaque jour elle nous pare de tous ses fastes  
Et fait de nous des astres  
Pareils aux étoiles habillées de lumière,  
Nous resplendissons, nous scintillons  
Chaque jour, chaque nuit, nous nous déplaçons en harmonie  
sur la voûte  
Dans ce ballet orchestré par une baguette invisible,  
Nous exécutons nos propres pas de danse...  
Mais rares sont ceux qui en ont conscience.  
Oui,  
Rares sont ceux qui lèvent la tête vers les étoiles  
Et s'attardent à contempler leur simple beauté  
Rares sont ceux qui tendent l'oreille pour les écouter...  
Le temps importe peu car à leur image, nous sommes immortels  
Confinés dans nos idées, aveugles,  
Nous oublions que pareils à la traîne que la mariée fait admirer  
Nous ne sommes tous que des étoiles... filantes.

## *La quête*

*Rêver un impossible rêve  
Porter le chagrin des départs  
Brûler d'une possible fièvre  
Partir où personne ne part  
Aimer jusqu'à la déchirure  
Aimer, même trop, même mal,  
Tenter, sans force et sans armure,  
D'atteindre l'inaccessible étoile  
Telle est ma quête,  
Suivre l'étoile  
Peu m'importe mes chances  
Peu m'importe le temps  
Ou ma désespérance  
Et puis lutter toujours  
Sans questions ni repos  
Se damner  
Pour l'or d'un mot d'amour  
Je ne sais si je serai ce héros  
Mais mon cœur est tranquille  
Et les villes s'éclabousseraient de bleu  
Parce qu'un malheureux  
Brûle encore, même trop, même mal  
Pour atteindre à s'en écarteler  
Pour atteindre l'inaccessible étoile.*

*Jacques Brel, 1968*



PREMIÈRE PARTIE  
AÏTATXI  
1995

Étienne était assis sur une chaise à l'ombre. Il attendait une visite importante.

Cela faisait des années qu'il était à la retraite. Toute sa vie, il avait vécu dans sa ferme. Il était né il y a longtemps et avait subi toutes les évolutions possibles et imaginables.

Mais le plus dur fut d'accepter que personne au sein de la famille ne reprenne l'exploitation.

Il se souvenait du jour triste où, pour la dernière fois, il s'occupa de ses bêtes, leur parlant comme à des enfants.

Les jours suivants furent pénibles : il voyait sa bergerie, sa porcherie, son étable, vides alors que dans sa tête résonnaient encore tous les sons qui avaient fait son quotidien : grognements, meuglements, bêlements... et autres sonnailles et clochettes.

Il tint à nettoyer seul ces lieux qui n'abriteraient plus aucune vie, refusant l'aide d'amis pourtant chers.

Il vécut cette période pénible comme une agression : les odeurs fortes, encore présentes, lui arrachant des montées de chagrin qu'il chassait du revers de la manche.

Il est des adieux qui se font seul.

Il se remémorait ses soupirs de dépit, voyant ses champs, les terres de ses ancêtres labourées par un étranger.

Heureusement, c'était il y a longtemps ; le temps passant, son amertume s'était atténuée. Toutefois, malgré son grand âge, il ne se privait pas de jeter un œil sur l'état des champs, des pâturages et des troupeaux voisins, c'était son plaisir, sa vie.

Isolée dans la campagne, légèrement en hauteur, la vieille maison présentait une vue imprenable sur le village de Sare.

Aitatxi, car c'est ainsi que l'on nomme le grand-père dans ce pays, donnait tellement d'importance à cette visite, que pour l'occasion, il avait mis son dentier.

L'été venait de commencer, le beau temps était au rendez-vous.

Depuis le matin, les femmes s'affairaient en cuisine. Diverses odeurs agréables embaumaient.

Cette pensée le fit sourire, lui dont l'ordinaire avec l'âge était devenu beaucoup plus simple et ce, malgré les changements survenus les deux dernières années.

Son fils Bixente et sa belle-fille Gracieuse avaient pris leur retraite. Ils avaient vendu leur magasin et s'étaient tout naturellement installés dans la maison familiale.

Aujourd'hui était un grand jour, c'était l'anniversaire d'Imanol, son arrière-petit-fils dont le prénom n'était autre que celui du grand poète.

Rien n'était trop beau pour lui, treize ans aujourd'hui. Sa sœur cadette, Maritxu, approchait les onze ans.

L'année scolaire s'était achevée quelques jours plus tôt. Les premiers estivants étaient déjà là.

Aitatxi espérait cependant que les routes ne seraient pas trop encombrées et qu'ils arriveraient assez tôt.

N'avait-il pas une promesse à tenir auprès de son arrière-petit-fils ?

L'impatience le fit se lever, il redressa son corps long et maigre, sortit de l'ezkaratz' en ajustant son béret qu'il n'enlevait jamais en public. La puissance du soleil le fit cligner des yeux. Ses sourcils broussailleux accentuaient son regard perçant et sombre. Son nez long et busqué se prolongeait sur une mâchoire carrée. Sur ses joues creuses et rasées de près se dessinaient deux profondes rides qui n'enlaidissaient en rien son visage aux proportions parfaites.

Sa main droite qui ne quittait guère son makila<sup>2</sup>, possédait encore une vigueur héritée d'une vie de labeur. Il avait le type des gens d'ici et aurait pu se trouver sur une publicité vantant les mérites de certains fromages.

Près de la fenêtre de la cuisine, il demeura un moment, scrutant la route qui montait chez lui ; pour l'heure, il n'avait besoin de lunettes que pour lire le journal.

Têtu, il n'entendait pas les recommandations de son épouse, qui lui conseillait de se mettre à l'ombre.

L'ancien les vit de loin.

— Une voiture rouge monte par ici ! cria-t-il à l'intention de son épouse qui entendait assez mal.

Elle sortit de la cuisine, suivie de sa belle-fille. Bixente apparut à la porte de l'étable qui servait maintenant de garage.

Jean-Michel, le petit-fils de la maison, se gara. Il avait épousé Françoise, enseignante comme lui et originaire d'un petit village situé non loin de Pau. Deux enfants, Maritxu et Imanol, étaient nés.

De ses origines rurales, Françoise avait gardé l'amour de la nature et de la campagne.

En dépit de son apparence frêle, elle dégagait une volonté peu ordinaire.

---

1 – Vaste vestibule par lequel on pénètre dans la maison. Il donne accès à toutes les pièces du rez-de-chaussée et de l'étage. Il sert de salle de réunion et de lieu de travail.

2 – Canne ferrée à l'extrémité inférieure et dont la poignée mobile contient une pointe acérée.

La voiture à peine arrêtée, les deux enfants se précipitèrent vers les anciens et ce, malgré les recommandations de leurs parents de faire attention aux personnes âgées.

De caractères opposés mais complémentaires, l'aîné était calme voire même distant, sa sœur joueuse et espiègle.

Après le repas, Imanol et Maritxu partirent jouer derrière la maison vers le ruisseau.

Les femmes s'occupèrent de la vaisselle. Les hommes traînèrent à table. Jean-Michel et son oncle Bixente prirent le temps de déguster leur café tout en discutant de choses et d'autres avec Aitatxi. C'était un plaisir qui allait se renouveler puisqu'il était prévu que Jean-Michel et sa famille passeraient une semaine sous le toit ancestral.

\*

Les anciens s'isolèrent comme ils avaient l'habitude, dans leur chambre pour une sieste réparatrice.

Les deux couples et les enfants partirent pour une promenade qui les conduisit sur les pentes de la Rhune. Le sommet de la montagne, totalement dégagé, se découpait sur un ciel sans nuages.

Après une année scolaire difficile, Jean-Michel appréciait ces moments faits de calme où il retrouvait tous les plaisirs simples de son enfance. Il aimait ainsi partager et faire découvrir à ses enfants ces lieux qu'il connaissait par cœur et dont il ne se lassait pas.

Le village s'éloignait, la lumière augmentait au fur et à mesure de leur ascension. Ils avaient dépassé un vaste champ très en pente dont les fougères coupées séchant au soleil exhalèrent leur parfum si particulier. Une meule était en cours d'édification. Plus loin, une autre était achevée. Sous leurs pieds, les couleurs se côtoyaient dans un ensemble doux au regard : les ajoncs et les genêts dorés

se détachaient sur le vert tendre des fougères. Plus bas, les taches blanches des moutons se reposant sur le vert tapis d'une prairie, accentuaient le caractère paisible et champêtre de ce site.

La montée se poursuivait, les meules au ton ocre disséminées ici et là avaient perdu leur aspect imposant et parfois faisaient penser à de grandes pierres dressées.

Du village, on ne percevait plus que le rouge des tuiles et quelques façades blanches ; seuls se distinguaient encore, immuables, l'église, le cimetière et le fronton.

Les enfants y allaient de leurs commentaires, chacun essayant de reconnaître tel ou tel endroit.

Les adultes progressaient en silence, faisant le plein d'images.

Jean-Michel sentit dans son dos le regard de son oncle ; comme il tournait la tête, Bixente lui sourit, complice.

Entre azur et verdure, il apercevait les villes de la côte, baignées de soleil, mais qu'il savait aussi surpeuplées et bruyantes. Il était heureux de voir chez ses enfants, s'enraciner des sensations que lui-même éprouvait. Il espérait que durant la semaine à venir, la ville ne leur manquerait pas trop.

Avant de faire demi-tour, ils marquèrent une pause et se désaltérèrent.

Maritxu se fit reprendre par sa mère alors qu'elle s'apprêtait à cueillir une fleur d'asphodèle. Françoise lui expliqua qu'il fallait se contenter de les regarder, que si chaque personne en cueillait une seule, la flore serait vite en danger.

Au-dessus d'eux, un couple de vautours tournoyait cherchant fortune. Le petit train à crémaillère avec son déhanchement caractéristique, descendait des estivants vers la vallée.

D'autres, plus courageux, faisaient le trajet à pied.

Dans le lointain, la masse bleue du cap Figuiet s'avancait entre ciel et mer. Sur l'eau, quelques voiles se découpaient poussées par une brise marine. Une partie de la plage d'Hendaye était visible.

Les marcheurs pouvaient deviner les villes d’Hendaye, Irun et Fontarabie derrière le paravent que forme la pente de la Rhune.

Plus loin encore, la masse du Jaiskibel et au-delà, derrière, la capitale du Guipuzcoa, San-Sébastien.

Le retour vers la maison fut plus rapide, du moins aux yeux des enfants. Ceux-ci firent quelques remarques au sujet des plages, mais ne demandèrent rien sachant que dans une semaine, ils iraient à Saint-Jean de Luz chez la mère de Jean-Michel, leur grand-mère.

Le village prenait forme à mesure de leur descente. Maritxu un instant ralentit, regardant de près quelques digitales pourpres, mais elle se contenta de les caresser du regard.

\*

Lorsqu’ils regagnèrent la maison, les deux anciens les attendaient assis sur le banc, près de l’entrée. Le soleil avait tourné, l’ombre était agréable, Amatxi<sup>3</sup> tricotait, sans regarder, par habitude. Aitaxi penché en avant, s’appuyait sur son makila. Le chien de la maison, un berger bâtard nommé Belza était allongé à leurs pieds.

Les enfants venaient de finir leur goûter. Le soleil, à cette heure avait encore de la vigueur. Amatxi était rentrée avec les autres au salon d’où parvenait le son étouffé de la télévision.

Aitaxi fit un signe à Imanol qui vint s’asseoir près de lui sur le banc de pierre qui, tout comme la maison avait été construit pour durer et aurait pu en raconter, des histoires !

Le vieillard posa sa main ridée et déformée par les rhumatismes sur celle du garçon. Celui-ci le regarda avec tendresse.

— Je suis vieux, tu sais, dit Étienne.

---

3 – Grand-mère.

Imanol baissa les yeux sans mot dire. Aitatxi lui tapota la main.

— Aujourd’hui, tu as treize ans, aussi, il est normal que tu reçoives ton cadeau, mais ce n’est pas un cadeau ordinaire.

Imanol regarda son arrière-grand-père sans comprendre.

Ce dernier lui sourit de son large sourire artificiel. Après la sieste, il avait remis son appareil dentaire qu’il ne portait plus guère.

— En guise de cadeau, je vais te raconter une histoire. Elle te concerne puisque c’est l’histoire de notre famille. Le garçon leva ses yeux clairs vers son aïeul, étonné.

— Parfois elle sera très belle, parfois beaucoup moins. Si à un moment, tu trouves tout ça trop dur, tu le dis et on arrête. Sais-tu ce que notre nom de famille veut dire ?

Pris de court, Imanol bafouilla :

— oui... Etcheverry, cela veut dire maison neuve, jolie maison, belle maison...

— Oui, c’est ça ! Et l’ancien pensa que c’était une bien belle chose que la jeunesse puisse apprendre sa langue natale à l’école, non pas en cachette comme à une certaine époque où il était mal vu, voire interdit de parler l’Euskera<sup>4</sup>.

— Il poursuivit : veux-tu savoir pourquoi nous portons ce nom ? Intrigué, Imanol hocha la tête de façon affirmative.

— Eh bien, voilà, cela remonte à il y a bien longtemps. En ce temps-là, cette terre n’était pas aussi peuplée et les gens vivaient dans des chaumières sans confort. C’était l’époque du moyen-âge, mais cela, tu l’as appris à l’école.

— Oui, répondit l’enfant invitant le grand-père à poursuivre.

— Un de nos lointains ancêtres qui habitait une de ces chaumières, décida de bâtir une maison fort belle et grande pour l’époque. Le regard d’Aitatxi s’alluma. Les gens du voisinage le

---

4 – Nom que les Basques donnent à leur langue.

surnommèrent immédiatement Etcheverry. S'il possédait un autre nom, notre ancêtre l'abandonna et devint pour toujours Etcheverry.

À la question suivante que lui posa l'Aitaxti, Imanol répondit d'un « oui » timide.

— Connais-tu l'importance de la maison dans les traditions du pays ? lui avait demandé Aitaxti. Alors, tu dois savoir que la maison ou Etxe est un tout : elle englobe bien sûr la famille, même très élargie, mais aussi les bêtes et les champs, et, bien entendu, les morts qui veillent sur les vivants.

Sur le banc, le garçon avait adopté l'attitude d'un élève attentif ; l'ancien continua :

— Comme il se doit, j'imagine que notre lointain parent ne faisait qu'un avec sa maison et que même mort, il veillait encore sur elle. Il est certain que lorsqu'il vit sa dernière heure arriver, son fils aîné était prêt à lui succéder. C'est ainsi depuis des siècles : maillons d'une chaîne sans fin toujours renouvelés.

Le vieil homme posa la main sur celle de son arrière-petit-fils comme pour le sortir de sa léthargie. Le garçon le regarda et lui dit :

— alors, cette maison, ces terres, c'est grâce aux ancêtres ?

Aitaxti fit oui de la tête pensant avec tristesse que les terres étaient en grande partie louées et qu'il ne les verrait jamais cultivées par les siens.

Le jeune garçon se pencha, déposa un baiser sur la joue parcheminée et lui dit merci pour son histoire.

Le vieillard perdu dans ses pensées lui offrit son plus beau sourire.

Imanol rentra dans la maison l'air songeur. Il joua un temps avec sa console électronique, mais visiblement son esprit était ailleurs. Il vint s'asseoir sur le canapé près de Bixente, son grand-oncle qui en avait fini avec le Tour de France à la télévision. Amatxi avait rejoint son conjoint sur le banc de pierre. Françoise et Gracieuse buvaient un thé dans la cuisine.

Maritxu jouait au badminton avec son père, devant la maison, sous les regards amusés des deux anciens.

Bixente éteignit la télévision avec la télécommande. Il se pencha vers l'adolescent et lui demanda le sourire aux lèvres, sur un ton interrogateur :

— Alors, Aitatxi, il te l'a fait, son cadeau ?

Imanol fut surpris par la question mais pas étonné, connaissant la complicité et l'unité qui régnait dans sa famille. Il avait eu dans sa courte existence, différentes occasions de comparer sa vie avec celle de ses camarades de classe.

Parfois il allait dormir chez certains dont les parents étaient soit divorcés, soit à couteaux tirés. Plusieurs de ses copains lui avaient avoué :

— Tu as de la chance, toi !

Baissant la voix, Bixente ajouta sur le ton du secret :

— Demande donc à ton père qui, lui, en sait beaucoup plus long !

Imanol resta perplexe ; il avait beau être bon élève, il ne comprenait pas. À ses yeux, Aitatxi étant le plus âgé de la famille, il était tout à fait normal qu'il soit le dépositaire d'un certain savoir, et quel savoir !

Et voilà que Bixente venait le perturber dans ses certitudes. Il tournait et retournait ces idées dans sa tête et ne comprenait pas qu'un adulte sensé comme Bixente puisse mettre en doute le savoir de l'aïeul au profit de son père qu'il voyait soudain trop jeune.

Enfin, ce n'était pas manquer de respect, mais, tout de même !

Comment imaginer que cet homme, son père, qu'il voyait tous les jours, corriger ses copies, se dépêcher le matin, râler pour une chose ou une autre... Ce père de famille quelconque, en somme, soit plus savant sur l'histoire de sa famille qu'Aitatxi !

Non ! Impossible ! Ou alors, c'était peut-être une farce de la part de l'adulte !

— Je sais, vous me faites une farce parce que c'est mon anniv !  
Bixente se leva du canapé sans un mot, et sortit de la pièce où il revint quelques instants plus tard, accompagné de Jean-Michel.

Dehors, sur le banc, Maritxu prit place entre Amatxi et Aitatxi. Lorsqu'il pénétra dans le salon en compagnie de Bixente, Jean-Michel s'adressa à son fils :

— Veux-tu que je poursuive l'histoire d'Aitatxi ?

— Ben oui ! répondit l'enfant, curieux de connaître le savoir de son père.

Bixente vint s'asseoir à la droite d'Imanol sur le canapé. Jean-Michel prit place sur le fauteuil à la gauche de son fils.

Au loin dans le village, une mobylette passa pétaradant, un chien hurla en réponse à ce dérangement.

\*

— Comme tu le sais, je suis né à Saint-Jean de Luz. Lorsque j'étais petit, cette ville se limitait surtout à la rue Gambetta. J'aimais ses boutiques, ses odeurs, celle suave du boulanger, notre voisin, ou encore celles plus fortes qui remontaient du port tout proche. J'ai souvenir d'avoir toujours vécu au même endroit, là où ta grand-mère vit toujours, près de l'église où Louis XIV épousa l'Infante Marie-Thérèse. Descendant cette rue, on aboutit sur le port après avoir longé les platanes de la place Louis XIV.

— Mais Aita, quel est le rapport avec l'histoire des Etcheverry ?

— Attends fils ! Le cadeau que t'a promis Aitatxi est cette histoire. Mais nous nous y mettrons tous les trois, Aitatxi, Bixente et moi, pour te la raconter durant la semaine. Aussi, tu dois être patient afin de tout comprendre.

Je continue ; où en étais-je, déjà ?

— À la place Louis XIV répondit Imanol impatient d'en savoir davantage.

— Place Louis XIV... Enfant, j'appréciais ce lieu, surtout les dimanches soir d'été, lorsque l'orchestre prenait place sur le kiosque.

Tout autour, les terrasses des bars regorgeaient de monde. La foule compacte déambulait, nonchalante entre la rue Gambetta et le port. Les danseurs virevoltaient autour du kiosque, le bal se poursuivait tard dans la nuit.

Quand le taureau de Fuego lâchait son feu d'artifice je savais que nous allions bientôt rentrer.

L'endroit le plus captivant pour moi restait le port.

Ce petit port chargé d'histoire, une partie de Nivelle coincée entre Ciboure et Saint-Jean de Luz et qui débouche sur la rade et l'océan. Gamin, je me souviens des heures passées sur le quai, observant une vie maritime riche. Il se passait toujours quelque chose.

Les moments les plus agités étaient en fin d'après-midi, l'été, lorsque les thoniers et les merlutiers partis tôt le matin, rentraient au port. L'un après l'autre, ils envahissaient les lieux vers la même heure, créant une ambiance à nulle autre pareille.

Ce qui frappait, c'était les couleurs vives et attrayantes de toutes ces coques : un arc-en-ciel en mouvement.

Certains bateaux déchargeaient leur pêche, d'autres attendaient qu'un bout de quai se libère afin d'en faire autant. Les voix fortes des hommes s'interpellant d'un bateau à l'autre se racontaient leur journée, comparaient leur pêche. Cette cacophonie était amplifiée par les bruits assourdissants des moteurs des bateaux.

Bixente pensait que pour tous ces marins, la journée était longue avant de regagner leur logis. Son neveu aurait pu ajouter qu'il leur fallait attendre pour faire la glace et encore attendre pour enfin pouvoir mettre le bateau au mouillage jusqu'à la nuit suivante.

Il devinait le trouble chez son neveu à l'évocation de cette époque révolue, car aujourd'hui le port n'était plus que l'ombre de lui-même, un espace aseptisé : dépourvu d'odeurs, de bruits, de cris, de joie... de vie.

Seuls, quelques vieux marins auxquels on avait volé leur port ressuscitaient certaines nuits ces vieilles coques multicolores ; ils appareillaient vers le large retrouver le temps d'un rêve leur passé à jamais disparu. Bixente se leva et quitta la pièce.

Jean-Michel ne s'était jamais autant confié à son fils. Celui-ci observait un silence respectueux. Son père enchaîna :

— c'était une époque insouciante et gaie. Des mots comme chômage, SDF, laissés pour compte, n'avaient pas cours.

Pour moi, cette période prit fin par un après-midi de mai. J'étais au collège. De la fenêtre, les montagnes semblaient toutes proches, le beau temps se plaisait dans ce coin des Pyrénées comme souvent en cette saison. En début d'après-midi, le directeur vint me chercher en classe ; à voir sa mine, je sus immédiatement que quelque chose s'était passé.

Dans son bureau, je retrouvai Bixente, très pâle, s'efforçant de sourire, et ne réussissant à faire qu'une grimace.

Ma mère en pleurs me serra contre elle. Nous partîmes aussitôt vers l'hôpital de Bayonne. Bixente conduisait ; à ses côtés ma mère, la mine défaite, pleurait en silence.

Je pleurais aussi, le seul mot que j'avais enregistré dans le bureau du directeur était « accident ». Durant le trajet, j'appris de la bouche de Bixente qu'Aita, ton grand-père, et la tante Gracieuse avaient eu un accident de voiture. Au lieu-dit La Croix des Bouquets, un pneu avait éclaté à la sortie d'un virage et la voiture avait violemment percuté un platane.

Arrivés à l'hôpital, nous retrouvâmes Maïté, la fille de Bixente.

Plus âgée que moi, elle était déjà au lycée et espérait poursuivre ses études à l'université de Bordeaux.